

Série : Histoire de l'Église  
Leçon 33: La réforme dans les pays de langue  
française - Les débuts - Partie 1

Prêché mercredi le 2 septembre 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples  
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 33 : La réforme dans les pays de langue française

- Les débuts - Partie 1

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)

Par : Marcel Longchamps

## **INTRODUCTION**

La Réforme a exercé son influence sur toute l'Europe et bien au-delà. Nous allons examiner durant les prochaines leçons comment elle se développa dans les pays de langue française.

### **I) LES DÉBUTS DE LA RÉFORME DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE**

Une des raisons, purement humaines, qui explique les progrès prompts et solides de la Réforme en Allemagne, c'est le morcellement de ce pays en une quantité de petits États ; il y en avait trois cent soixante environ. Le pouvoir central ne détenait qu'une faible autorité ; chacun de ces territoires, minuscules pour la plupart, évoluait à sa guise. L'empereur pouvait bien chercher à faire prévaloir le catholicisme ; il se heurtait sans cesse aux

prérogatives locales, aux droits des souverains et des individus, qu'il ne réussissait pas à vaincre.

#### A) La situation politique en France

En France il en allait tout autrement. Au cours du Moyen Âge le pouvoir du roi, infime au début, s'accrut graduellement au détriment de celui des seigneurs. L'église de France, dite gallicane, n'avait cessé de contester la mainmise du Saint-Siège sur les affaires ecclésiastiques du royaume. Le roi la favorisait pour être sûr de trouver son appui moral contre les revendications de la féodalité. Par conséquent l'opposition des partisans de la Réforme aux prétentions du souverain en matière religieuse devint un crime politique. Voilà pourquoi aussi on trouve un grand nombre de nobles dans les rangs de « ceux de la religion », comme on les dénommait ; beaucoup y étaient attirés non par leurs convictions, mais par leur intérêt.

#### B) Le rôle de la renaissance et de Jacques Lefebvre

En France, comme ailleurs, la Renaissance, dans la main de Dieu, fraya le chemin à l'éclosion des vérités évangéliques. Les humanistes habitaient les esprits à remonter aux « sources » des connaissances, à se faire une opinion par eux-mêmes, vrai but de la culture intellectuelle, au lieu d'accepter aveuglément les théories toutes faites, enseignées par la scolastique et imprégnées d'empirisme. Or, parmi ces « sources », la Bible ne tarda pas à occuper une place éminente.

Jacques Lefebvre, d'Étaples en Picardie, enseignait depuis longtemps les mathématiques à la Sorbonne et commentait aussi les ouvrages d'Aristote sur la physique et la métaphysique. Au dire de Farel, « il faisait les plus grandes révérences aux images qu'autre personnage que j'aie connu ; et demeurant longuement à genoux, il priait et disait ses heures devant icelles, à quoi souvent je lui ai tenu compagnie ».

Mais la préparation de ses cours l'amena à prendre contact avec les Saintes Écritures ; il les lut attentivement, avec un enthousiasme croissant, sans du reste prévoir le moins du monde qu'il allait inaugurer la Réformation en France : bel exemple de ceux « qui, ayant entendu la parole, la retiennent

dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience » (Luc 8: 15). Il avait près de soixante-dix ans quand il écrivit ce qui suit dans la préface du premier des livres qu'il consacra à la Parole de Dieu ; c'était en 1509, sept ans avant que la voix de Luther se fît entendre : « Une lumière si brillante a frappé mes regards que les doctrines humaines m'ont semblé des ténèbres en comparaison des études divines, tandis que celles-ci m'ont paru exhaler un parfum dont rien sur la terre n'égale la douceur ».

En 1512 il était plus précis : « C'est à la pure grâce de Dieu que nous devons la justification de la foi, et par elle nous héritons de la vie éternelle... Qui ignore que le brigand a été justifié par la foi seule ? ». Lefebvre sentait la nécessité d'une Réforme et la croyait imminente : « Les signes des temps annoncent qu'un renouvellement est prochain ; et pendant que Dieu ouvre de nouvelles voies à la prédication de l'Évangile par les découvertes des Portugais et des Espagnols dans toutes les parties du monde, il faut espérer qu'il visitera aussi son Église et la relèvera de l'abaissement dans lequel elle est tombée ».

### C) Le rôle d'Olivétan et de Guillaume Farel

Telle était la puissance de l'Esprit de Dieu qui parlait au cœur de ce pieu chrétien par le moyen de la Bible. Autour de lui se groupaient quelques jeunes gens, avides d'en apprendre plus long sur ce message merveilleux et si nouveau ; parmi eux il faut citer au tout premier rang ***Olivétan*** et ***Guillaume Farel***. Ce dernier, originaire des environs de Gap en Dauphiné, plein d'une ardente fougue méridionale, ne tarda pas à annoncer avec hardiesse le salut par la foi et non par les œuvres. À juste titre on le considère comme le tout premier des prédicateurs de l'Évangile en France, dans l'ordre chronologique, il va de soi.

C'est à Meaux que les nouvelles doctrines trouvèrent tout d'abord un terrain favorable. L'évêque de cette ville, Guillaume Briçonnet, personnage d'un haut rang, avait fait deux fois le voyage à Rome, en qualité de représentant de la France auprès du Saint-Siège. Rentré dans son diocèse après une longue absence, il fut surpris de constater que des idées, inconnues jusque-là, s'y étaient introduites et y avaient fait de rapides progrès. Elles lui parurent dignes du plus vif intérêt ; il manda donc auprès de lui Lefebvre

pour le renseigner. Lefebvre lui démontra que seule la Parole de Dieu, acceptée dans toute son intégrité et sa simplicité, ramène aux anciennes vérités, telles que les connaissait l'Église primitive, sans le moindre secours d'écoles de théologie, de savants, de critiques, en un mot sans aucune intervention humaine ; que l'Évangile est « la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Rom. 1: 16) ; que par conséquent les œuvres ne sauraient y concourir en aucune façon, ni rien de ce que l'homme prétend apporter.

À son tour Briçonnet se mit à étudier les Saintes Écritures et il y trouva un bonheur intense, inconnu jusqu'alors : « La saveur de cette nourriture divine », écrit-il, « est si douce qu'elle remplit l'âme du désir d'en goûter toujours davantage. Quel vase serait capable d'en contenir toute l'excellence ? »

Briçonnet adressait ces lignes à Marguerite de Valois, sœur du roi François Ier, sur lequel elle exerçait une grande influence ; sa grâce et sa haute intelligence faisaient d'elle l'ornement de la cour. Sous la direction de son conseiller spirituel, elle se mit à lire et à étudier la Parole de Dieu ; elle apprit à connaître la voie du salut et fut convertie au moment même où les persécutions commencèrent à sévir.

Aussitôt elle déploya toute son énergie pour venir en aide, en paroles et en actes, aux victimes de l'Église romaine. On la dénonça à son frère comme hérétique ; il refusa de rien entendre et, lorsqu'elle eut épousé le roi de Navarre, sa cour de Nérac devint un asile paisible pour ceux qui étaient poursuivis pour « cause de religion ».

On avait pu espérer un moment que François Ier se laisserait convaincre par la vérité. Marguerite écrivait en ces termes à Briçonnet qui l'exhortait à faire tout son possible pour gagner son frère : « Le roi et Madame (la reine mère) ont bien délibéré de donner à connaître que la vérité de Dieu n'est point hérésie... Le roi et Madame sont affectionnés plus que jamais à la réformation de l'Église ».

Un peu plus tard, Marguerite leur ayant lu une lettre de Briçonnet sur ce sujet, « reconnaissant la vérité reluire en leur nihilité (néant), ils ont eu les larmes aux yeux ». Malheureusement François Ier, se laissant entraîner par

des avis pernicious, ne tarda pas à suivre un chemin tout opposé à celui qu'on lui traçait.

Lefebvre et Briçonnet mirent tout en œuvre pour répandre dans la France entière le Livre de Dieu ; ils désiraient que chaque Français pût le lire dans sa langue maternelle. On ne tarda pas à voir paraître les quatre évangiles, puis le Nouveau Testament tout entier. À Meaux, pour la première fois en France, des chrétiens se réunirent pour lire ensemble la Bible, l'étudier, prier et adresser leurs louanges au Seigneur ; elle faisait leur joie et leur consolation. Tout leur bonheur, c'était de sonder « les choses profondes de Dieu » (1 Cor. 2:10).

Voyant ce beau zèle et désireux de propager dans la ville la connaissance de la vérité, Briçonnet fit venir de Paris un certain nombre de disciples de Lefebvre en leur enjoignant de lire au peuple l'Évangile en français ; Farel était du nombre. « Le peuple de Meaux et des environs avait un ardent désir de connaître la voie du salut nouvellement révélée, si que les artisans, comme cardeurs, peigneurs et foulons n'avaient d'autre exercice en travaillant de leurs mains que conférer de la Parole de Dieu et se consoler en icelle. Et spécialement dimanches et fêtes étaient employés à lire les Écritures ; en sorte qu'on voyait en ce diocèse reluire une image d'Église renouvelée ; les mœurs se réformaient et les superstitions s'en allaient bas » (\*) De même, dans la campagne environnante, au moment du repas, les cultivateurs se réunissaient autour de l'un d'eux, qui leur faisait la lecture, tandis qu'ils prenaient leurs aliments.

(\*) Crespin, Histoire des Martyrs.

Des progrès aussi manifestes ne pouvaient qu'irriter au plus haut point les tenants du catholicisme. Ils trouvèrent leur champion dans la personne de Noël Bédard, grand maître de la Sorbonne. Animé d'un esprit médiocre et intransigeant, il dénonça les « hérétiques » comme les ennemis de la France. Érasme disait de lui : « En un seul Bédard il y a trois mille moines ».

« Délivrez-nous de ces nouvelles doctrines », s'écriait le défenseur de l'Église romaine. « Écrasez l'hérésie ; sinon cette peste, qui a déjà infecté la ville de Meaux, se répandra dans tout le royaume de France ». Ces attaques

furibondes ébranlèrent Briçonnet, dont le caractère n'était pas à la hauteur de ses principes. Il ne manquait pas de piété, ni de zèle, mais se décontenançait en présence du danger. Ce n'était pas — loin de là — un de ces hommes chez qui la fidélité et la constance provoquent, s'il le faut, le sacrifice de leur vie, lorsqu'il s'agit de défendre un principe juste.

Briçonnet céda devant l'orage qui grondait toujours plus fort. Pour sauver son existence, sa liberté, ses dignités, son orgueil familial, il renonça à ce qu'il savait être la vérité, puisque le Seigneur lui avait accordé la faveur de la proclamer bien haut pendant un temps. Cependant, jusqu'en 1525, grâce à la protection du roi, qui hésitait à sévir, aucun acte de persécution sanglante ne fut accompli. L'Évangile se répandit. Après Meaux, on le prêcha à Bourges, à Alençon, à Lyon, à Grenoble. Un petit groupe de chrétiens se réunissait secrètement à Paris.

Lefebvre passa les dernières années de sa vie à la cour de Navarre, où la reine Marguerite lui témoigna toutes sortes d'attentions. Mais ses jours furent assombris par le sentiment de la faiblesse du témoignage qu'il avait rendu au Seigneur. « Notre vénéré maître », raconte Farel, « en était si accablé qu'il ne cessait de répéter : « C'en est fait de moi. Je mérite la mort éternelle, parce que je n'ai pas eu le courage de confesser hardiment la vérité devant les hommes ». Il se lamentait sans relâche, jour et nuit. Notre ami, Gérard Roussel, ne le quittait pas, l'exhortant à reprendre courage et à mettre toute sa confiance dans le Seigneur.

Mais Lefebvre répondait invariablement : « Nous sommes condamnés par le juste jugement de Dieu, parce que nous n'avons pas proclamé la vérité à laquelle nous devons rendre témoignage aux yeux de tous ». C'était vraiment un spectacle digne de toute commisération que de voir ce pieux vieillard en proie à un chagrin si amer et à une crainte pareille du jugement de Dieu ».

En effet, comme beaucoup d'autres croyants de son temps, il n'avait pas eu le courage de rompre radicalement avec l'Église romaine. « Les pratiques du culte », écrivit-il une fois, « ne sont, somme toute, que choses extérieures et, qui le sait ? sans doute tomberont-elles d'elles-mêmes, pourvu que nous annonçons l'Évangile et attendions les résultats. Notre tâche consiste à purifier la maison de Dieu, et non à la détruire ». Tel était aussi le sentiment

de la reine Marguerite ; elle en porta la peine, car elle vécut toute sa vie « lasse de tout », écrit un de ses biographes. Malgré son dévouement pour les témoins de la foi, elle ne connut que très peu « l'opprobre de Christ » et se rendait bien compte, elle aussi, de sa culpabilité à cet égard.

Mais c'était une enfant de Dieu, on ne saurait en douter un seul instant, chère au cœur du Seigneur. C'est par amour pour lui qu'elle ne cessa de secourir les siens, non pas seulement matériellement, chose relativement facile pour elle, étant donné la position élevée qu'elle occupait, mais encore en intervenant pour eux auprès du roi et en encourageant par là la haine de la Sorbonne et de toute l'Église catholique. Plus d'une fois sa vie fut en danger. Elle se dépensa sans compter pour les chrétiens. « En vérité, je vous dis : En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (Matt. 25: 40).

Une grande joie lui était réservée, celle d'entourer Lefebvre dans ses tous derniers moments : il avait quatre-vingt-douze ans. Le vieillard s'ouvrit à elle des remords qu'il éprouvait : « Comment puis-je », lui dit-il, « paraître devant Dieu, moi qui ai annoncé l'Évangile de son Fils en toute sincérité à beaucoup d'autres ; ils ont prêté l'oreille à mes enseignements et, à cause de cela même, ils ont dû marcher à la mort, après avoir enduré d'atroces supplices. Et moi, lâche que je suis, je me suis enfui. Je suis pourtant un vieillard, très avancé en âge. N'ai-je pas assez vécu, et plus qu'assez ? Je n'avais point à redouter la mort, au contraire, je devais la souhaiter. Oui, j'ai évité les lieux où j'aurais pu gagner la couronne des martyrs. Je me suis montré honteusement infidèle à l'appel de mon Dieu ».

La reine chercha à l'encourager en l'engageant à s'en remettre à la miséricorde du Seigneur qui connaît les pensées et les intentions du cœur de chacun des siens. Non sans peine, elle parvint à calmer ses angoisses. Là-dessus Lefebvre s'écria : « Eh bien ! Il ne me reste plus qu'à m'en aller auprès du Seigneur quand il lui plaira de m'appeler ». Puis, après avoir indiqué brièvement quelles étaient ses dernières volontés, il dit, le visage illuminé d'un sourire paisible : « Maintenant je dois me reposer. Soyez heureux ! À Dieu ! »

Là-dessus il s'étendit sur un lit qui était là et s'endormit. Quand, au bout d'un certain temps, on chercha à l'éveiller, on constata que son âme avait quitté son enveloppe mortelle pour être pour toujours avec le Seigneur.

Farel garda pour son vieux maître une estime et une affection des plus profondes. On comprend que la pusillanimité de Lefebvre ne pouvait convenir à un homme comme lui, animé d'un zèle ardent pour la cause de l'Évangile, caractère décidé entre tous et ennemi déclaré des demi-mesures, des situations équivoques. Néanmoins il témoigna toujours à Lefebvre une reconnaissance émue et ne manquait jamais l'occasion de rappeler que c'est par son moyen et grâce à la bénédiction du Seigneur, qu'il était arrivé à la connaissance de la vérité.

Les deux amis s'étaient rencontrés plus d'une fois à Nérac, la capitale du petit royaume de Navarre, et Marguerite aurait volontiers gardé auprès d'elle le jeune réformateur, mais l'ardeur de son tempérament demandait une existence beaucoup plus active. Farel aimait la lutte ; on le trouvait toujours sur le champ de bataille. Quand il avait vaincu l'ennemi sur un point, il laissait à d'autres le soin de reconstruire et passait plus loin, pour affronter de nouveaux combats, dans lesquels bien souvent il risqua sa vie et essuya les pires outrages.

Au moment de la mort de Lefebvre, il avait quitté Nérac depuis quelque temps et avait entrepris de longs voyages, après lesquels il résolut d'évangéliser sa propre patrie, le Dauphiné. Trois de ses frères furent convertis par son moyen et il trouva bien d'autres sujets d'encouragement qui l'engagèrent à parcourir le pays en long et en large, annonçant l'Évangile, insistant « en temps et hors de temps » (2 Tim. 4: 2) et dévoilant au grand jour les erreurs enseignées par l'Église romaine.

Les prêtres soulevèrent le peuple contre lui, cherchèrent à l'arrêter. Mais il connaissait à fond la contrée ; les rochers et les cavernes n'avaient pas de secrets pour lui et, chaque fois que ses adversaires croyaient le saisir, il leur échappait pour reparaître ailleurs, prêchant la grâce de Dieu sans trêve ni repos, au bord des torrents comme dans les endroits les plus reculés et les plus sauvages. C'est probablement à son travail qu'est due la conversion d'un jeune homme, Antoine Boyve, plus connu sous le nom de Froment qui, plus tard, joua un rôle très utile pour propager la Réforme à Genève.



Farel poursuivit son activité dans le Dauphiné pendant plusieurs mois. « On m'avait mis en garde », raconte-t-il, « contre les artifices de Satan et contre les supplices de tout genre qui m'attendaient. Ils n'ont pas manqué ; ils furent même plus douloureux que je ne m'y attendais. Mais j'ai Dieu pour Père ; il a pourvu à tout et il me donnera la force dont j'aurai toujours besoin ».

Béda n'avait pas oublié ce « brandon de discorde » qui lui échappait sans cesse. Il suscita contre lui l'évêque de Gap qui se mit en quête du réformateur. « Voulant prêcher, il ne fut pas admis, parce qu'il n'était ni moine ni prêtre... De là il fut déchassé, voire fort rudement tant par l'évêque que par ceux de la ville, trouvant étrange sa doctrine, sans jamais en avoir entendu parler ».

Farel demeura insaisissable, mais il finit par quitter le Dauphiné pour prêcher dans les Cévennes. Traqué par ses ennemis, il passa en Guyenne, puis en Navarre, mais, apprenant que le réseau tissé autour de lui se resserrait de plus en plus, il gagna le nord de la France, afin de pouvoir au besoin se réfugier en territoire bernois.

Il séjourna quelque temps dans la principauté de Montbéliard, où le duc, Ulrich de Wurtemberg, l'accueillit avec bienveillance. Il se mit à répandre la vérité, dans la ville et la campagne, avec son impétuosité méridionale et son zèle missionnaire, fait d'énergie et d'audace. Comme toujours, il rencontra une résistance furibonde de la part du clergé ; rien n'y fit, pas même l'intervention de son ami Ecolampade, qui l'exhorta à la prudence.

Après deux ans d'une activité débordante, il partit pour un autre champ de travail, mais il laissait après lui bien des âmes converties et le fruit de son labeur se constate de nos jours encore dans toute cette région. C'est au cours de son séjour à Montbéliard que Farel rédigea un admirable petit livre intitulé : *Summaire et briefve declaration d'aulcuns lieux fort necessaires à ung chascun chrestien*, qu'on peut considérer comme le premier catéchisme publié en langue française ; il précéda de cinq ans celui de Luther.

De Montbéliard Farel se rendit à Metz, où il ne réussit pas à s'implanter, puis à Strasbourg, enfin à Berne. Ici s'ouvre la seconde phase de son

activité, qui remplit presque tout le reste de sa vie et se déroula essentiellement en Suisse romande. On en trouvera le détail plus loin.

\* \* \*

#### D) Début des persécutions sous François 1<sup>er</sup>

Sous l'influence de sa sœur, François Ier avait, on l'a vu, prêté tout d'abord une attention sympathique à la prédication de l'Évangile. Mais il dut bientôt se rendre compte qu'il avait à choisir entre le chemin du Seigneur et celui du monde ; on ne peut servir deux maîtres. Or il était d'un caractère mobile et changeant. Un historien dit de lui : « La constance et la fermeté lui manquèrent toujours et il se laissa conduire par les événements plutôt qu'il ne les dirigea ».

Avec cela, grand ami des plaisirs, refusant de renoncer à aucun prix à sa vie désordonnée, il se détourna, le sachant et le voulant, de la voie du salut, pour suivre celle de ses instincts pervers. D'autre part, comme les réformés mettaient l'autorité de Dieu au-dessus de la sienne, se déclarant ainsi opposé à la doctrine de la monarchie absolue, le roi prétendait voir en eux des ennemis de sa souveraineté. Et pourtant la Parole de Dieu lui donnait toute satisfaction : « Craignez Dieu ; honorez le roi » (1 Pierre 2: 17). « Mon fils, crains l'Éternel et le roi » (Prov. 24: 21).

C'est sous son règne que commencèrent les persécutions, à Meaux en tout premier lieu, cela se comprend. Là vivait un cardeur de laine, Jean Leclerc. Peu instruit dans la science courante, il avait lu avec grand soin la Bible, s'en était vraiment nourri, et il finit par jouer le rôle d'un pasteur dans le petit troupeau des enfants de Dieu. Ardemment désireux de défendre les intérêts du Seigneur, il n'y mit pas toujours la sagesse voulue.

Un jour, justement indigné de voir affichée une bulle d'indulgence aux portes de la cathédrale, il l'arracha et mit à la place un écrit où le pape était désigné sous le nom d'antichrist. Il fut aussitôt découvert, arrêté, puis conduit à Paris, fouetté trois jours de suite dans les rues. Après ce supplice, on le marqua au front d'un fer rouge, puis on le bannit. Au moment où on lui infligeait ce cruel supplice, sa mère se trouvait là, tout près de lui et s'écria d'une voix que toute la foule entendit : « Gloire à Jésus Christ et à sa marque ! ». Leclerc partit pour l'exil. On le retrouve à Metz où son zèle mal

éclairé l'entraîna à une nouvelle imprudence. À quelque distance de la ville se trouvait une chapelle, contenant des images de la Vierge et de différents saints ; une procession solennelle s'y rendait chaque année. La nuit avant cette cérémonie, Leclerc brisa toutes ces statues. On ne tarda pas à le désigner comme l'auteur de ce sacrilège et il fut brûlé vif après avoir subi les tortures les plus atroces. « Il n'y eut homme », dit Crespin, « qui ne fut ému et étonné, voyant une constance si grande que Dieu donna à un sien serviteur ».

Il en fut de même pour Louis de Berquin, un gentilhomme, érudit, homme de la cour, ami du roi. Il écrivit contre les erreurs de la Sorbonne, mais sans attaquer qui que ce fût. Une perquisition faite chez lui amena la découverte de livres de Martin Luther. Aussi le conduisit-on en prison. François Ier était en ce moment prisonnier à Madrid à la suite de sa défaite à Pavie ; à son retour il apprit les traitements infligés à ce gentilhomme, qu'il estimait hautement.

Sur l'ordre du roi, Berquin recouvra la liberté. François Ier exigea que l'affaire se traitât devant son conseil : harcelé de questions, l'accusé se défendit contre l'imputation d'hérésie. « Ce qu'il croyait, ce qu'il avait écrit, n'était-ce pas la vérité, telle que l'enseignait la Parole de Dieu ? ». Mais il ne s'agissait pas de la Parole de Dieu ; il s'agissait de l'Église de Rome.

L'acharnement des adversaires redoubla. À trois reprises, grâce à l'intercession de Marguerite auprès de François Ier, Berquin recouvra la liberté : le roi n'était pas fâché de montrer au clergé qu'il devait s'incliner devant le roi de France. Cependant la Sorbonne finit par l'emporter. Profitant d'une courte absence du souverain, elle fit monter sur le bûcher le fidèle témoin du Seigneur. « Ce fut fait et expédié en grande diligence, afin qu'il ne fût secouru ni du roi, ni de Madame la Régente, qui étaient lors à Blois ».

#### E) Le manque de mesure des réformés

Malheureusement les réformés manquèrent trop souvent de mesure. Au lieu de s'attendre à Celui qui tient toutes choses dans ses mains, impatients de l'opposition qu'ils rencontraient, ils se laissèrent aller à agir par eux-mêmes, oubliant cette exhortation du Seigneur : « Remets ta voie sur l'Éternel, et

confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi » (Ps. 37: 5-6). C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles la Réforme n'a jamais pu prendre pied définitivement en France. Décidés à frapper un grand coup, ils résolurent de proclamer nettement leur foi en affichant dans tout le royaume des « placards », contenant un réquisitoire virulent contre « les horribles, grands et imputables abus de la messe papale ».

Ce long document se termine par ces mots cinglants : « La vérité les a abandonnés (les membres du clergé), elle les menace, elle les traque, elle les remplit d'effroi ; leur royauté sera bientôt abolie à jamais ». On ne saurait contester la vérité de ces assertions, mais ce n'était certes pas la volonté du Seigneur que de recourir à des moyens aussi violents.

Un de ces placards fut apposé, par la main d'un ennemi sans doute, sur la porte de la chambre du roi. On conçoit son indignation. Sur son ordre des poursuites s'engagèrent immédiatement contre les réformés. Il n'y eut qu'un cri : « Mort aux hérétiques ! Le roi le veut ! ». De tous côtés ce furent condamnations et exécutions sans pitié. Les suspicions tombèrent même sur l'entourage du roi : « S'il veut extirper l'hérésie, qu'il commence par sa propre cour et par ses propres parents ».

Ces expressions désignaient très clairement Marguerite de Navarre ; sommée de comparaître à Paris, elle n'hésita pas un instant à s'y rendre, confiante dans l'intégrité de ses desseins, dans l'affection que lui portait le roi. Pour la première fois peut-être de sa vie, elle trouva au palais du Louvre un accueil sévère et glacial.

Son frère l'accabla de reproches à cause des maux que l'hérésie, qu'elle encourageait, amenaient dans tout le royaume de France. Marguerite contint ses larmes et tint tête avec calme, mais fermement, aux arguments avancés. Elle osa même insinuer que ces calamités étaient dues bien plutôt à l'intolérance et au fanatisme des adversaires de l'Évangile. François se radoucit et consentit à révoquer la sentence prononcée contre trois prédicateurs réformés. Très peu de jours après, elle repartit pour Nérac.

En effet, les supplices ordinaires ne suffisaient plus à assouvir la haine du clergé. Il exigeait qu'on y ajoutât le spectacle d'une grande protestation

publique en présence d'une foule immense qui remplit les rues de Paris, tandis que des milliers de spectateurs occupaient jusqu'aux toits des maisons. Par les portes de Notre Dame, largement ouvertes, on vit sortir un cortège majestueux, comprenant tous les plus hauts dignitaires de l'Église : archevêques, évêques, cardinaux, revêtus de leurs insignes, moines et religieux.

Les reliques les plus vénérées, un morceau soi-disant de la vraie croix, un clou, un fragment de la lance qui transperça le flanc du Seigneur, la tête du roi saint Louis, attiraient les regards. Toute la cour suivait, derrière François Ier, à pied, tête nue malgré le froid rigoureux (c'était le 29 janvier 1535), portant à la main un cierge allumé. Près de lui ses trois fils, les magistrats et les plus hautes notabilités de l'État. La procession serpenta dans les rues et passa sur la place de Grève où six réformés, garrottés aux poteaux, attendaient que le roi lui-même mît le feu à leurs bûchers.

De retour à Notre-Dame, François Ier prit place sur un trône élevé et prononça, contre les doctrines évangéliques, un discours respirant la haine la plus acerbe. « Si », ajouta-t-il, « Mon bras était infecté de cette peste, je le couperais. Si un de mes enfants osait embrasser ces théories, s'il se permettait d'en faire profession, je le sacrifierais moi-même à la justice de Dieu et à ma propre justice ». On a peine à concevoir un pareil aveuglement satanique. Cédant aux conseils odieux qu'on lui prodiguait, François Ier se mit en rébellion ouverte avec la vérité et y entraîna tout son royaume à sa suite.

#### F) 25 ans de violence persécutrice

La France fut alors livrée pendant 25 ans à des accès de violence persécutrice, inspirée par la puissance diabolique ainsi déchaînée. On ignorait systématiquement les ménagements qu'aurait dû dicter la plus élémentaire prévoyance politique. On se donnait pour but, semblait-il, de tuer par plaisir, sans se préoccuper des conséquences proches ou lointaines que pouvaient engendrer ces pratiques barbares. Très sûrement la royauté française en a payé la peine lorsque triomphèrent les éléments extrêmes de la Révolution de 1789.

De tous ces actes de persécutions, le plus féroce peut-être fut celui dirigé contre les Vaudois de Provence. Comme leurs homonymes des vallées du Piémont, ils suivaient les enseignements du Seigneur. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner sur eux, une fois condamnés par le parlement d'Aix, le baron d'Oppède qui avait à assouvir quelque vengeance particulière.

À la tête d'une bande de soldats mercenaires, formés au brigandage dans les guerres dont l'Italie fut sans cesse le théâtre, il se jeta sur d'innocentes populations qu'il fit massacrer en masse : hommes, femmes, vieillards, enfants. Quelques-uns seulement furent épargnés, pour aller ramer sur les galères du roi. À Cabrières, bourg fortifié, une soixantaine de paysans attendaient de pied ferme les assaillants derrière leurs remparts. Pour en venir à bout plus facilement, Oppède leur promit la vie s'ils se rendaient.

Croyant à sa bonne foi, les assiégés ouvrirent leurs portes ; au même instant, ils furent taillés en pièces, l'église envahie et tous ceux qui y avaient cherché refuge, femmes, enfants, malades, subirent le même sort. Les fugitifs erraient dans les montagnes couvertes de neige, sans pain, sans abri. Les plus valides gagnèrent les vallées du Piémont et y rejoignirent leurs frères dans la foi ; d'autres périrent de misère. Un petit nombre, après le départ des massacreurs, se rapprochèrent de leurs cabanes en ruines, les relevèrent, et, peu à peu, on vit dans ces mêmes localités, si horriblement dévastées, des chrétiens se réunir pour chanter les louanges du Seigneur.

François Ier ne prétendait pas qu'on se livrât à de pareils excès. Informé des événements de Provence, il voulut faire punir sur-le-champ Oppède et ses principaux officiers ; le cardinal de Tournon, un des mauvais génies du temps, l'en dissuada. Cependant, comme toutes les règles de la guerre et les principes de la plus élémentaire humanité avaient été foulés aux pieds, Oppède et quelques autres furent cités devant le parlement de Paris. Le procès dura cinq ans. Grâce aux influences cléricales, le chef de cette sanglante expédition fut acquitté.

Le souvenir de la croisade contre les Vaudois poursuivit François Ier jusque dans ses derniers moments. Au cours de son affreuse agonie, on l'entendait gémir ; puis il sursautait, comme saisi d'effroi. Sur son visage on voyait

passer une ombre sinistre ; il semblait contempler un spectacle terrifiant, invisible pour son entourage. Puis un tremblement violent le gagnait et il laissait échapper ces mots entrecoupés : « Ce n'est pas ma faute ; on a outrepassé mes ordres ». N'était-ce pas sa conscience qui parlait, bourrelée de remords ?

Deux ans plus tard, Marguerite de Navarre le suivait dans la tombe, pleurée de ses sujets qui se rappelaient cette parole de leur reine bien-aimée : « Rois et princes ne sont point les maîtres de leurs peuples, mais des ministres, institués par Dieu pour les soutenir et les protéger ». Marguerite fut la grand-mère du futur roi, Henri IV.

### **APPLICATIONS**

1) Apprenons des croyants de langue française de cette époque : il ne faut pas mélanger la politique avec la foi chrétienne. Notre guerre n'est pas charnelle :

2 Corinthiens 10 : 3-4

*3 Si nous marchons dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair.*

*4 Car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles ; mais elles sont puissantes, par la vertu de Dieu, pour renverser des forteresses.*

2) Reconnaissons la main de Satan qui utilisent sans cesse le mensonge et le meurtre pour freiner l'avancement de l'Évangile en utilisant et en influençant ceux qui lui appartiennent.

3) Reconnaissons la main de Dieu dans la protection des siens et le développement de son Royaume et aussi en donnant la grâce de la force et de la fidélité aux siens au moment du martyr ou des menaces des ennemis de l'Évangile.

**LOUONS LE SEIGNEUR POUR LE FAIT QUE LES PORTES DE  
L'ENFER NE PRÉVAUDRONT PAS CONTRE L'ÉGLISE DE  
JÉSUS-CHRIST!**

**A M E N !**

